

UN SI PETIT MONDE

JEAN-PHILIPPE BLONDEL



UN SI PETIT MONDE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN : 978-2-283-03407-1

À Pascale Gautier

PREMIÈRE PARTIE
SEPTEMBRE 1989,
ÉTAT DES LIEUX

1.

Retour à la base

Philippe Goubert s'éveille au son du *Twist in My Sobriety*, de Tanita Tikaram, qui s'échappe du poste de radio dans la cuisine, au rez-de-chaussée. Sous la couette, Philippe frémit. L'automne ne s'est pas fait attendre. Les températures ont chuté à peine septembre commencé. Ce n'est pourtant pas à cause du froid que Philippe frissonne. C'est à la perspective du lendemain. La rentrée des classes. Il ne sait toujours pas s'il a bien fait de passer ce concours de l'Éducation nationale qui l'a bombardé professeur stagiaire d'anglais dans un collège de sa ville natale.

Il a été très surpris des résultats. Il pensait honnêtement avoir raté ses épreuves orales et s'était résigné à rester surveillant une année encore pour retenter le concours. Dépité et désœuvré à la fin des oraux, il était entré dans une agence de voyages et avait demandé le billet le moins cher pour l'Équateur ou pour un pays avoisinant. Il y

avait eu une défection sur un charter pour Quito décollant le lendemain. Retour à la toute fin du mois d'août. Philippe avait signé le chèque qui liquidait toutes les économies qu'il avait effectuées dans l'année. Il venait de rendre le studio qu'il louait depuis deux ans. Il se doutait qu'en revenant si tard, il aurait des difficultés à retrouver un logement aussi bon marché, mais il n'en avait cure – ce qu'il souhaitait, c'était partir, quitter la France et les célébrations du bicentenaire de la Révolution. Et puis, surtout, il voulait retrouver Elena. Il était persuadé que leur histoire pouvait renaître de ses cendres.

Philippe avait rencontré Elena l'été précédent, alors qu'il voyageait sac au dos le long de la Cordillère avec ses deux meilleurs amis. Ils avaient grelotté dans la partie péruvienne pendant trois semaines et avaient décidé de passer la frontière pour rejoindre l'Équateur où, disait-on, le temps était plus clément et les plages hospitalières tout au long de l'année. À dix heures du matin, ils descendaient du bus à Cuenca dont ils admirèrent d'emblée l'architecture coloniale, le zocalo, et les ponts enjambant la rivière qui partageait la ville en deux. Ils furent tout aussi impressionnés par le calme qui régnait, comparé aux cités péruviennes qu'ils avaient traversées.

Une escale de quelques jours ici leur permettrait sans doute de se remettre de leurs émotions et de recharger leurs accus. Ensuite, ils exploreraient ce pays aux dimensions modestes, puis se rendraient en Colombie où ils se la couleraient douce jusqu'à leur retour prévu quatre semaines plus tard. C'était l'itinéraire envisagé et c'était celui qu'avaient finalement suivi les deux autres, tandis que Philippe prenait racine à Cuenca, après être tombé fou amoureux d'une de ces jeunes filles délurées et métisses qui riaient fort dans les cafés du centre. Elena n'était pas restée insensible au charme du *chico francés* qui, se disait-elle intérieurement, devait quand même avoir de solides assises financières pour pouvoir ainsi sillonner le monde pendant l'été.

Ils se cherchèrent. Ils se trouvèrent. Elena suivait à l'université locale des études de marketing et de publicité qu'elle terminerait bientôt. Elle était prête à l'accompagner en Europe. Elle déchantait un peu lorsqu'il lui apprit qu'il n'avait pour l'instant pas de métier stable et qu'il vivait dans un tout petit studio. Il promit de passer l'année à préparer son arrivée. Il déménagerait dans un appartement plus grand. Il achèterait une nouvelle voiture. Elle fit la grimace lorsqu'il lui montra des photos de la ville de l'Est où

il résidait – le décor semblait bien terne. Il eut alors une idée de génie : il lui expliqua que le mieux, sans doute, serait qu’il revienne ici. Il passerait en France les concours pour devenir directeur de l’Alliance française et demanderait à être muté à Cuenca, qui ne devait pas être la destination la plus prisée. Ils emménageraient ensemble l’été prochain dans la grande bâtisse blanche au jardin luxuriant. Ils se complurent dans le rêve qu’il leur bâtissait. Elle céda. Elle pleura beaucoup à l’aéroport lorsqu’il s’envola, le cœur brisé mais paradoxalement ragaillardi et déterminé, à la fin de la période estivale. Elle cracha par terre en sortant de l’aérogare. Elle connaissait les hommes. Il ne lui écrirait jamais, la tromperait allègrement et oublierait toutes ses promesses. Il était temps de passer à autre chose.

Ignorant tout du revirement de sa conquête, Philippe mit son plan à exécution. Il écrivit scrupuleusement à Elena une lettre par semaine, et fut un peu désappointé de constater qu’elle ne lui répondait guère (« guère » étant ici une litote employée pour atténuer la sécheresse du « pas du tout »). Il avala néanmoins toutes les œuvres du programme et s’entendit déclamer des extraits entiers d’*Othello* tard le soir dans

sa minuscule cuisine. Au printemps, alors que sa belle ne lui avait toujours envoyé aucune missive et était souvent sortie lorsqu'il passait un de ces coups de fil international qui le ruinaient, il se rendit dans une immense salle d'examen pour disserter sur les sujets les plus improbables, et partagea ensuite une cigarette avec ceux qui deviendraient peut-être, sous peu, ses futurs collègues. Une fois les écrits passés, il téléphona à Elena pour lui annoncer son retour probable en Équateur – Alliance ou pas, il viendrait passer à Cuenca les mois d'été. Ce fut elle qui décrocha. Elle lui coupa la parole au bout de quelques secondes et lui annonça qu'elle avait beaucoup réfléchi depuis son départ. Dès début septembre, elle en était arrivée à la conclusion que leur histoire ne marcherait pas et qu'il était temps de briser là. Elle avait cru que, devant son silence épistolaire, il comprendrait le message mais apparemment il fallait lui mettre les points sur les *i*, ce qu'elle était donc en train de faire. Il était inutile de l'appeler. C'était fini. Basta.

Le choc fut brutal pour Philippe qui alla directement vider son portefeuille dans le bar le plus proche. Il eut envie d'appeler Baptiste Lorrain pour s'épancher, mais il se douta qu'entre la grossesse de sa compagne et son début dans

la dentisterie, Baptiste avait d'autres chats à fouetter. Il se rendit également compte à cette occasion qu'il n'avait guère entretenu ses amitiés depuis son retour d'Amérique du Sud et qu'il lui faudrait réparer cet oubli au plus vite, au risque de finir seul et oublié de tous. C'est ce qu'il s'employa à faire tandis que l'année scolaire touchait à sa fin, avec un certain succès d'ailleurs, mais pas suffisamment pour qu'on l'invitât à partager une location balnéaire ou une tente dans un camping surdimensionné. Lorsque Philippe reçut par courrier la confirmation de son admissibilité, il constata avec épouvante qu'il n'avait pas travaillé les thèmes imposés pour les oraux et tâcha de combler cette lacune. En vain, se dit-il, en sortant d'une épreuve particulièrement humiliante qu'il avait débutée en renversant sur les trois membres du jury la cruche d'eau mise à disposition des candidats.

Deux jours après, il débarquait à Cuenca, au beau milieu d'une journée venteuse, déterminé à se battre avec fougue pour qu'Elena retombe dans ses bras. Il prit juste le temps de déposer son sac à dos à l'hôtel Niza avant de se rendre, le cœur battant, à la maison des parents d'Elena. Il n'y trouva que son frère, Pablo, qui lui ouvrit la porte l'air perplexe. Philippe et Pablo avaient

passé deux ou trois soirées ensemble l'année précédente et ils s'appréciaient mutuellement. Pablo ne posa aucune question. Il expliqua seulement d'une voix un peu trop douce et avec une élocution un peu trop lente qu'Elena n'habitait plus ici, ni dans ce pays d'ailleurs. Elle s'était envolée pour la Floride deux mois auparavant au bras de celui qui était devenu son mari, à la grande satisfaction de sa mère puisque le dénommé Andreas était le cadet d'une des familles les plus en vue de Cuenca. Il était convenu qu'Elena s'appliquerait à parfaire un anglais déjà très fluide tandis que son bilingue d'époux prendrait sa place parmi l'équipe de direction de Flux Inc. où son père siégeait depuis quelques années. Elle chercherait ensuite un travail à mi-temps dans la mode ou les accessoires de luxe si tel était son désir, en attendant de se consacrer entièrement aux enfants que le couple ne pouvait que concevoir.

Pablo contempla avec commisération la déconfiture de Philippe, dont le visage devint plus blême que blême. Il l'invita à dîner avec des amis dans un nouveau restaurant du centre-ville et lui proposa de le loger gratuitement dans l'appartement de son cousin absent le temps qu'il se remette – à moins qu'il ne veuille repartir vers la France le plus tôt possible.

Philippe resta abasourdi pendant quatre jours pleins. Il se cala dans le canapé bleu et blanc du T3 vide et s'alimenta à peine. Les phrases se succédaient dans son cerveau sans que rien fasse sens. Il en oublia presque qui il était et ce qu'il venait fabriquer là. Le cinquième jour, pourtant, il eut faim. Vraiment faim. Il avala deux petits déjeuners, rangea et nettoya l'ancre où il s'était terré, griffonna un mot de remerciement à Pablo en lui promettant de lui rendre la pareille si un jour il venait en France, reprit ses affaires et son itinéraire là où il l'avait arrêté l'année précédente. Il marcha sur le flanc des volcans, visita des marchés typiques, se perdit dans des nuits alcoolisées, descendit sur la côte et s'encanailla à Guayaquil. À un moment donné, il téléphona à André et Michèle et apprit qu'il était finalement admis au concours et qu'il devait prendre son service à la fin du mois d'août, comme tous les stagiaires. Il lui fallait également indiquer des vœux s'il ne voulait pas se retrouver en banlieue parisienne ou au fin fond de la Picardie. Il sentit plusieurs fois l'agacement de sa mère qui finit par lâcher « Mais pourquoi est-ce que c'est toujours aussi compliqué avec toi, à la fin ? Les autres candidats attendent les résultats finaux avant de partir en vacances, non ? Et puis, tu

as rendu ton appartement, en plus ! Où vas-tu donc habiter en rentrant, si tu ne reviens pas plus tôt ? »

Chez ses parents.

C'était la seule réponse possible, celle que redoutaient à la fois Michèle, André et Philippe lui-même, et à laquelle ils sont confrontés depuis que ce dernier a foulé de nouveau le sol français, il y a une semaine. Philippe n'est pas encore tout à fait remis du décalage horaire et il s'en sert comme excuse pour éviter le questionnement maternel – *Qu'est-ce qui s'est passé, au juste, avec cette jeune latino-américaine, on n'a jamais su en fait ? Est-ce que tu as pris rendez-vous avec les agences immobilières pour des visites ? Est-ce que tu as bien préparé ton sac pour la rentrée, tu as acheté un agenda et un carnet de notes, c'est important, tu sais, le carnet de notes ?*

André considère Philippe avec perplexité. Il ne comprend pas ce qu'il fait là, à presque vingt-cinq ans, réfugié chez des géniteurs qui n'attendent que son départ, alors que lui-même, à son âge, volait déjà depuis longtemps de ses propres ailes. André soupire – cela aura donc toujours été difficile avec cet étrange fils qui leur ressemble si peu. Michèle, elle, est ostensiblement agacée. Elle répète qu'elle voudrait se

concentrer sur ce qui va être une de ses dernières rentrées. Elle a cinquante-huit ans. Elle pourrait partir à la fin de l'année scolaire, lorsqu'elle aura enfin accompli ses trente-sept années et demie de service effectif, elle qui a embrassé la profession plus tard que ses collègues, mais elle a fait les calculs et elle attend d'avoir cumulé quelques trimestres supplémentaires pour pouvoir vivre plus confortablement, une fois en cessation d'activité. En vérité, Philippe le sait, sa mère s'angoisse. Elle a peur de quitter les enfants, les collègues, cette routine qui a bercé ces dernières décennies. Elle ne s'imagine pas désœuvrée. Elle a besoin de réfléchir à comment elle organisera son temps, mais en même temps elle plante sa tête dans la terre comme les autruches, et refuse d'envisager l'avenir.

Philippe prend un pull dans l'armoire de cette chambre qu'il occupe pour la première fois. Il n'a jamais vécu dans cette maison des années 1930 dont ses parents sont devenus propriétaires quelques années auparavant. Leur déménagement a surpris Philippe, mais Michèle lui a expliqué qu'elle souhaitait prendre les devants. Elle ne pourrait plus bénéficier d'un logement de fonction quand elle ne travaillerait plus et ne voulait pas attendre le dernier

moment pour chercher le nid qui abriterait ses vieux jours. Elle avait aussi rappelé qu'André n'avait jamais aimé habiter le groupe scolaire qui, de toute façon, depuis la mort de Lorrain et le départ de Janick et de Baptiste, n'avait plus été le même. Philippe se rappelait que, lorsqu'il était petit, il était question de faire construire un pavillon à côté de la demeure de ses grands-parents maternels, mais ceux-ci ayant passé l'arme à gauche en l'espace de quelques mois, le projet avait été ajourné, puis annulé. Michèle s'était finalement rendu compte que c'était dans ces terres de l'Est qu'elle avait bâti sa vie, et que le Sud-Ouest ne pouvait plus représenter pour elle qu'une sorte de nostalgie permanente.

Philippe plisse les yeux et tente de voir les titres des livres qui s'entassaient sur les planches de sa bibliothèque. Il repère deux ou trois Duras, *Les Vestiges du jour* qu'il a dévoré l'année dernière, les anglaises, Woolf, Mansfield, Austen, du contemporain français et américain, de Modiano à Bret Easton Ellis. Son regard tombe sur deux carnets à couverture noire. Son journal intime. Il a tout empilé en vrac lorsqu'il est revenu s'installer ici – il aurait dû dissimuler ces deux volumes-là. Il aurait surtout dû les jeter

depuis très longtemps, mais il n'a jamais pu s'y résoudre. Il se souvient très bien de l'achat du premier carnet, dans cette librairie du centre-ville qui est sur le point de fermer aujourd'hui. C'était peu après le décès du père Lorrain. Quel étrange moment. Il s'était figuré devenir romancier, l'équivalent de tous ces écrivains dans les œuvres desquels il se plongeait jusqu'au cou, au point, parfois, de confondre la réalité et la fiction. Finalement, il n'avait fait que griffonner chaque soir le résumé des non-événements de la journée. Cela avait duré deux ans. Ensuite, la fatigue. Et puis l'envie d'autre chose. De la rencontre. Du désir. Du voyage. De l'ailleurs. Pendant son séjour en Amérique du Sud, il avait bien noirci quelques pages, mais elles n'avaient définitivement aucun intérêt. Il fallait se faire une raison. Il n'avait pas ça dans le sang. Plus tard, peut-être. Oui, plus tard. Quand il aurait réussi à relever la tête et à distinguer un horizon vers lequel cheminer.

Philippe esquisse une grimace devant la glace de la salle de bains avant de prendre son courage à deux mains et de descendre dans cette cuisine où il ne reste rien du petit déjeuner de ses parents – enfin de sa mère, parce que son père est parti très tôt à Paris et ne reviendra

pas pendant deux ou trois jours. Michèle est déjà prête à rejoindre sa classe où elle s'affaira jusqu'à l'heure du déjeuner, dûment préparé et placé dans le réfrigérateur la veille. Lorsque Philippe pose sa tasse sur la table et que se forme une auréole, Michèle pince les lèvres, mais ne s'autorise aucune remarque. Pas la peine d'en rajouter. Philippe connaît par cœur la litanie des reproches qu'on peut lui adresser. Il a l'habitude de décevoir ses parents. C'est même le champion du monde du désappointement. Il connaît bien aussi ces vagues d'auto-apitoiement qui le submergent régulièrement. Il en a eu tout son soûl cet été. Normalement, il attend qu'elles recouvrent tout et il se laisse doucement couler. Aujourd'hui, pourtant, non. Une pensée vient d'éclorre dans son esprit. Une phrase qui le pousse à sourire alors qu'il descend les escaliers et qu'il se souvient de ses journaux intimes et de ses ambitions passées.

Je suis une page vierge. Les mots chantonent dans un coin de sa tête. *Je suis une page vierge.* Aujourd'hui est le premier jour du reste de ta vie. À partir de maintenant, tout est possible.

2.

Une appréciation

Michèle Goubert observe son reflet dans le miroir. Elle n'a aucune tendresse pour ce qu'elle y voit. Le nez trop grand, les rides profondes sur le front, mal dissimulées sous une frange passée de mode, les poches sous les yeux. Il faudrait tout reprendre. Elle a lu dans un magazine, dans la salle d'attente du médecin, que la chirurgie esthétique était en plein essor. Elle a discrètement arraché les pages qui l'intéressaient. Elle s'est renseignée. C'est hors de portée. Du moins ça l'était tant que Philippe dépendait encore de leurs ressources. Avec cette carrière qui s'amorce, il ne devrait plus rien leur réclamer. Enfin.

Les choses auraient été très différentes, se dit-elle en posant le mascara sur ses cils, s'ils avaient eu d'autres enfants. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Des mois. Deux années complètes. Et puis un jour, d'un commun accord, ils avaient

abandonné. Philippe resterait fils unique, et ils consacraient toute leur énergie et tout leur argent à lui paver la route d'un avenir brillantissime. Nul doute qu'il était promis aux hautes sphères du pouvoir. Ils avaient déchanté lorsqu'ils avaient constaté à quel point leur rejeton était maladroit, mais s'étaient rassurés en se répétant ce qu'avait confié le rééducateur, avec un bon sourire : « Vous savez, ce n'est pas si grave, nombre de génies étaient gauchers, et certains d'entre eux étaient terriblement empêtrés dans leurs corps. » André et Michèle – surtout Michèle à vrai dire – modulèrent légèrement la phrase jusqu'à lui permettre d'entrer dans un moule acceptable. De *malhabile*, Philippe devint *différent*. Original. Un jeune homme avec un destin.

Alors, au bout du compte, bien sûr, c'était un peu décevant. D'abord, il fallut renoncer aux études scientifiques qui ne correspondaient décidément pas à la tournure d'esprit de ce fils qui ne pourrait pas être le nouvel Einstein. On se rabattit alors sur la filière littéraire, pour laquelle Philippe semblait montrer quelque appétence – surtout pour les langues étrangères, ce qui surprit Michèle et André qui n'avaient, eux, jamais eu d'atomes crochus avec l'anglais ou l'espagnol,

et encore moins avec l'allemand, qu'André avait défendu d'apprendre à son fils.

Puisqu'il ne deviendrait pas astrophysicien ou chirurgien, et que la politique ne semblait pas l'intéresser plus que ça, c'était qu'il était né pour être un de ces artistes majeurs qui bouleversent les foules. C'était bien ce qu'avait laissé entendre Charles Florimont, d'ailleurs, lorsqu'il l'avait eu comme élève. Certes, Philippe n'avait probablement pas d'avenir dans les arts plastiques, mais il restait tellement de domaines, l'écriture, la dramaturgie, la réalisation cinématographique, voire la musique, qui sait ? Il se pouvait également qu'il devienne un de ces penseurs qu'on appréciait tant lorsqu'ils passaient chez Bernard Pivot, philosophes à la chemise blanche savamment débraillée, sociologues en veste noire de velours côtelé, essayistes à l'esprit vif et drôle dont on admirait la finesse et le trait.

On l'inscrivit contre son gré dans une classe préparatoire au concours d'Ulm, parce que tout le monde s'accordait à dire que c'était là le passage obligé de ceux qui veulent réellement briller dans les domaines culturels. Son dossier n'avait certes pas été accepté dans ces lycées de la capitale où ce qui comptait avant tout, c'était d'avoir de l'entregent, mais l'établissement où

il s'était retrouvé à la rentrée était reconnu et se vantait d'avoir régulièrement des admissibles. André et Michèle ne doutaient pas que Philippe serait le premier admis – celui auquel on fait encore référence des années après. Philippe abandonna au bout d'un trimestre. Il ne se nourrissait presque plus et refusait de se lever pour aller en cours. Il ne reprit des couleurs que lorsqu'il rejoignit les bancs de la faculté.

Au fur et à mesure, Michèle et André abandonnèrent toute ambition pour leur fils, qui n'en manifestait lui-même que peu. L'atmosphère devint pesante. Il fut suggéré à Philippe de subvenir à ses propres besoins, étant donné qu'il ne souhaitait en faire qu'à sa tête et que le but de son existence semblait être de s'envoler aux confins du monde connu et d'y bourlinguer, attifé comme un clochard. À leur grand étonnement, leur fils se prit effectivement en charge et dégota un emploi de surveillant. Il ne sollicita pas leur aide pour vadrouiller en Amérique du Sud. Michèle et André se sentirent libérés d'un poids. Ils avaient accompli leur devoir, au fond, et ce n'était pas leur faute si Philippe n'était pas à la hauteur de leurs espoirs. Ils pouvaient désormais s'en laver les mains et reprendre leurs chemins respectifs. André vivait maintenant la

moitié de la semaine à Paris et Michèle était libre de ses mouvements.

Elle avait commencé à profiter de la maison désertée et de son emploi du temps allégé. Aussi le retour, même temporaire, de Philippe au bercaïl fut-il accueilli avec fraîcheur. Sa rencontre avec Charles Florimont, quelques jours avant la rentrée, se révéla également contrariante – et il y fut question de Philippe, comme par hasard. Elle cherchait un ensemble pour un mariage où elle était invitée. Il venait acheter de la colle à bois et ne comprenait pas pourquoi il éprouvait tant de mal à trouver une place de parking libre. Ils se saluèrent de façon très empruntée. Il se dandina pendant quelques minutes en devisant de la pluie et du beau temps. Ce fut elle qui, comme d’habitude, prit le taureau par les cornes et proposa d’aller prendre un café en terrasse. Elle n’avait plus peur qu’on les remarque, vu qu’il ne s’était presque rien passé, qu’il y avait prescription et que, de toute façon, il n’y avait plus aucune attirance de son côté à elle. Charles babilla sur les vacances qu’il venait de passer, à la redécouverte de la Grèce, avec son épouse. Cette semaine, ajouta-t-il, il était seul car Josée était allée rejoindre leur fille en villégiature en Vendée. Michèle retint un bâillement. Elle se

demanda si Charles Florimont était devenu aussi rasoir depuis qu'il était inspecteur ou si c'était déjà le cas avant mais qu'elle ne s'en était pas rendu compte. Cette promotion, Charles l'avait obtenue cinq ans auparavant. Depuis, Michèle et lui ne s'étaient revus que lors de réunions de bassin ou de stages obligatoires.

« Philippe va bien ? »

Ce fut le seul moyen que Charles trouva pour relancer la conversation. Michèle haussa les épaules. Elle expliqua qu'il était sur le point de faire ses premières armes comme enseignant d'anglais. Elle s'agaça lorsque Charles s'exclama : « Professeur ! Mais c'est formidable ! » et qu'il indiqua qu'il aurait adoré que sa propre fille suive ce chemin-là au lieu de se jeter à corps perdu dans le monde de l'entreprise. Michèle ne put s'empêcher d'ajouter que bon, elle attendait quand même mieux de la part de son fils. Pour la première fois en sa présence, Charles s'emporta. Prof, c'était un des derniers emplois qui avait du sens, parce que la transmission, tout de même, c'était ce qu'il y avait de plus important dans l'existence, non ? Elle, Michèle, et lui, Charles, n'étaient-ils pas enseignants tous les deux ? Est-ce que c'était déshonorant ? Est-ce que c'était sans valeur ? Les clients autour d'eux

leur jetèrent des coups d'œil inquiets. Michèle écourta l'entrevue et revint chez elle en proie à la plus grande agitation. C'était fini, se jurait-elle, elle n'adresserait plus la parole à Charles Florimont.

Michèle applique le rouge à lèvres et se recule de quelques centimètres. C'est mieux. Évidemment, le maquillage ne cache pas totalement l'outrage des ans, mais elle est présentable, et les parents d'élèves lui trouveront l'air gai et facétieux. Elle ne cherche plus à séduire. Lorsqu'elle repense à Florimont, elle revoit immédiatement les poils roux qui lui sortent maintenant des oreilles. Une vraie incongruité pour un homme dont le torse, et elle s'en souvient bien, est parfaitement glabre. Comparativement, André s'en sort mieux. Après une alerte cardiaque, il y a quatre ans, il a arrêté de fumer et s'est mis au jogging. Michèle a noté la disparition des bouteilles d'alcool fort qu'il cachait dans le cagibi où il se réfugiait lorsqu'il supervisait les comptes de la section locale du Parti socialiste. Cet engagement-là aussi, c'est du passé. André admet même qu'il doute, aujourd'hui. Pourtant, ils y ont tellement cru, tous les deux, en voyant s'afficher le visage de Mitterrand sur l'écran. Ils avaient pleuré et étaient tombés dans les bras de leurs amis

militants. Une nouvelle ère était arrivée. On allait être fier d'être fonctionnaire. On redistribuerait les richesses. Et ça irait, ça irait, les aristocrates auraient la lanterne.

Rien ne se passa comme prévu. Les grandes fortunes menacèrent de fuir le pays. Les ministres communistes quittèrent le gouvernement. Fabius remplaça Mauroy. On apprit de nouveaux mots – réalisme, rigueur, inflexion. Les parents de Michèle décédèrent coup sur coup, laissant derrière eux une somme plus rondelette qu'on aurait pu le prévoir. Parallèlement, la carrière d'André prit un tournant : il accomplissait depuis des années sa tâche avec sérieux et un souci du détail qui frisait la maniaquerie, ne comptait pas ses heures et était engagé auprès du Parti. Il méritait une promotion. Néanmoins, la Sernam, la branche marchandises de la SNCF, se faisait tirer l'oreille pour lui proposer de nouvelles responsabilités. Lors d'une entrevue avec des entreprises partenaires en région parisienne, le P-DG d'une des firmes concurrentes, spécialisée dans la jonction du transport routier et du ferroviaire, invita André à déjeuner et lui offrit tout de go un poste haut placé à Paris, au sein du bureau exécutif. Le P-DG connaissait André depuis des années et appréciait sa rigueur, sa ténacité et

sa prestance. Il connaissait aussi son attachement à sa province et lui indiqua tout de suite qu'il lui serait théoriquement possible de partir tôt le matin et de rentrer par le dernier train, mais on préférait le prévenir : c'était crevant. Il serait peut-être plus judicieux de se servir d'un des pied-à-terre que l'entreprise louait pour ses cadres. Ce n'était pas luxueux, certes, mais cela dépannait bien. On en avait justement un qui se libérait au douzième étage d'une tour donnant sur la rue Ordener. Un T2, dans la capitale, ça n'avait pas de prix. On lui donnait quelques jours pour en débattre avec son épouse. La discussion fut rapide et consensuelle. C'était l'idéal. On s'éloignait l'un de l'autre sans faire de grabuge et en gardant les apparences. On se retrouverait en fin de semaine. On aurait le temps d'aviser le profil à donner à la retraite à venir. Michèle et André débouchèrent même une bouteille de champagne. Ils se sentaient soulagés et heureux. La liberté avait été chèrement acquise.

Le retour inopportun de Philippe remet tout à plat. « Temporaire », se répète Michèle en se donnant un dernier coup de brosse à cheveux. « Ce n'est qu'un cauchemar temporaire. » Elle s'en veut deux secondes de le formuler ainsi, mais elle sait que, au fond, c'est ce qu'elle pense.

3.

Sur la pente

Partout en Europe de l'Est, les frontières bougent. Les Soviétiques suprêmes de Lituanie et de Lettonie ont proclamé leur souveraineté en mai. Le mois suivant, des élections législatives libres ont eu lieu en Pologne et Solidarność les a gagnées. Gorbatchev est acclamé en héros en Allemagne de l'Ouest, ainsi qu'à Strasbourg, où il s'est rallié au principe de l'économie de marché. Le mouvement s'accélère depuis le début des vacances d'été : les Allemands de l'Est passent en masse à l'Ouest par la frontière austro-hongroise et Erich Honecker est obligé de faire des concessions. À la mi-août, les Polonais portent au pouvoir leur premier Premier ministre non communiste et abolissent le rôle de dirigeant du PC.

André aime à se dire, en regardant par la fenêtre de son bureau les voitures glisser sur la rue de Rome, qu'il accompagne le mouvement,

parce qu'il s'occupe de la logistique du *roll-on roll-off*, le fameux ro-ro, où les camions viennent chercher les produits dans les entreprises, puis se rendent en gare où ils montent sur des plateformes ferroviaires, sortes de wagons de marchandises à ciel ouvert, et, de là, traversent le pays en toute sécurité. Une fois arrivés à la gare la plus proche de leur destination finale, ils descendent et rejoignent les clients. En ce moment, le trafic vers l'Alsace et l'Allemagne est intense mais perturbé. André et son équipe, qui s'occupent du grand quart Nord-Est, sont sur le pont tout le temps. C'est épuisant, mais André est fier. Il a l'impression de sentir sur son visage le souffle du changement et d'inscrire son destin dans l'histoire. Parce que mine de rien, son parcours, il l'a sensiblement modifié quand il a saisi cette opportunité, il y a quelques années. S'il était resté dans le public, il serait aujourd'hui retraité, puisque, qu'il le souhaite ou non, le cheminot doit se retirer de la vie active à cinquante-cinq ans. André est heureux du travail qu'il accomplit et des responsabilités qu'il assume et qu'on ne lui aurait jamais confiées s'il était resté à la SNCF. Il pense prendre sa retraite dans un an et demi, mais il n'a pas envie de trop s'y attarder. Il préfère faire l'autruche.

Il se jettera dans l'inconnu le moment venu. Il sera bien temps de voir de quoi il retourne. Il consacra peut-être plus de temps à la politique. Mais il refusera cette fonction de conseiller municipal qui lui ouvre les bras dans la petite agglomération où Michèle et lui ont acheté un pavillon. Tout simplement parce qu'il ne se voit pas revenir en province à temps complet. Pas maintenant en tout cas. Contre toute attente, André est tombé amoureux de la capitale, de ce remous incessant de corps, d'idées, de langues et de cris qu'il compare parfois à un *océan de houle*. André est d'ailleurs assez fier de cette saillie poétique, mais la seule fois qu'il l'a mentionnée, au détour d'une conversation avec Hélène, cette dernière a levé les yeux au ciel en arborant une mine consternée.

Hélène. André s'en veut par moments de l'avoir laissée entrer dans son existence, mais il sait pertinemment qu'au fond, il n'a pas eu le choix. Avec Hélène, on ne décide de rien. On incline la tête et on accepte. Elle est son égale – elle s'occupe de tout le quart nord-ouest de la France. Jusqu'à il y a peu, le trafic était plus important du côté occidental et elle le considérait avec une once de mépris, mais les bouleversements européens ont dernièrement fait pencher

la balance en faveur d'André. Celui-ci se souvient très bien du moment où tout a basculé. Une réunion des pontes de l'entreprise venait d'avoir lieu et il y avait présenté un bilan synthétique et clair. Il avait sans doute un peu trop tiré la couverture à lui, mais Hélène n'était pas femme à détester ce genre de trait. Elle lui avait signifié au moment du pot qui suivait traditionnellement ce type d'assemblée qu'elle n'était pas non plus insensible à sa prestance. Tout le monde s'accorde à dire qu'André vieillit beau et que cette attaque cardiaque, il y a quatre ans, a peut-être été un mal pour un bien. Il a arrêté le tabac et poussé le vice jusqu'à reprendre le sport, même s'il ne s'agit que de jogging vespéral au jardin des Tuileries. Il a plus de tonus qu'auparavant et ne montre aucun signe de calvitie. Fringant. C'est ainsi qu'il aime à se définir. Un homme d'affaires fringant. Il aura passé la première moitié de sa vie dans un bourg obscur de province, tapi dans un logement de fonction, tandis que son épouse rayonnait dans le groupe scolaire. Il aura finalement trouvé sa revanche et son épanouissement à la cinquantaine, une fois son pataud de fils élevé. Parisien, responsable, efficace, il est maintenant ce dirigeant sur lequel on peut compter, à la fois respecté et craint par ses collaborateurs.

Mais pas par Hélène. Elle le jauge avec un sourire qui frise le rictus et lance parfois en sa présence un rire désaccordé qui le déstabilise. Hélène a l'habitude du pouvoir et de l'argent. Elle est issue de la bourgeoisie versaillaise éclairée – c'était du moins ainsi que le père aimait à définir leur milieu –, d'une famille dont le seul malheur fut de ne concevoir que des filles. L'aînée et la seconde suivirent la tradition familiale et ne s'inscrivirent dans les établissements privés de l'enseignement supérieur que dans l'espoir d'y trouver le conjoint idéal – ce qui leur permit de se marier et de devenir mères avant leur vingt-sixième anniversaire. On laissa probablement davantage de liberté à la cadette (« trop », soupire parfois son père, sans jamais le regretter sincèrement puisque Hélène a toujours été et restera sa fille préférée) et elle choisit d'en user à son gré. Elle se passionna pour ces nouvelles matières qui redéfinissaient la société – l'économie, le marketing, l'entrepreneuriat. Contre toute attente et surtout contre l'avis paternel (mais il l'aima encore davantage pour cet acte de rébellion), elle choisit de travailler dans le secteur du transport, où les perspectives offertes aux femmes étaient très rares. Elle gravit rapidement les échelons, traînant derrière

elle une réputation aussi sulfureuse qu'injuste : Hélène ne couche jamais avec ses supérieurs hiérarchiques, seulement avec ses inférieurs et, plus rarement, avec ses égaux. Elle aime combattre. Elle aime dominer. Elle le fait avec un sourire étonnamment moins carnassier que facétieux, parce qu'elle sait que, au fond, tout cela n'est qu'une vaste blague. Elle n'a pas eu d'enfants et n'a pas eu le loisir de le regretter jusqu'à présent. Elle a, en revanche, sillonné le monde et en a rapporté des objets, des pensées et des croyances hétéroclites, ainsi qu'une réelle conscience de la vanité des entreprises humaines. C'est en tout cas ce qu'elle aime à lancer, lors des dîners d'amis qu'elle organise parfois et où elle présente André comme son amant de province. André ne sourit pas lors de ces réceptions, et il ouvre rarement la bouche. Il écoute et observe. Il aimerait parfois que Michèle soit à ses côtés pour qu'elle se rende compte de tout ce à côté de quoi ils sont passés en vivant dans le logement de fonction provincial. Et aussi pour échanger, tout simplement. C'est quand même beaucoup plus simple de parler avec Michèle qu'avec Hélène.

Au bureau, personne n'est au courant, semble-t-il – mais il est possible aussi que tout le monde feigne d'ignorer. André n'en a cure. Depuis qu'il

passé le plus clair de son temps dans la capitale, il ne vit plus sous le poids des ragots. Il ne craint pas non plus que Michèle soit informée. Il aimerait, en fait, qu'on lui colporte les rumeurs et que ce soit elle qui provoque la discussion. Parce qu'André est conscient que cette situation n'est guère tenable sur le long terme et parce que, personnellement, il a déjà fait son choix. Quelle que soit l'issue de sa relation avec Hélène, il ne reviendra pas s'enterrer dans le pavillon qu'il a pourtant choisi avec enthousiasme il y a quelques années. André est en pleine révolution intérieure et sent ses frontières bouger. Le soir, lorsqu'il allume la minuscule télévision qu'il a apportée à Paris, il vibre avec les Allemands de l'Est, les Polonais et les Roumains. Il est leur frère de cœur. Malheureusement, personne ne paraît s'en rendre compte. La semaine dernière, lorsque les ressources humaines ont demandé qui souhaiterait bénéficier de cours de langues étrangères, André a été l'un des premiers à se manifester, à la surprise générale. La responsable a toussoté et rappelé qu'il s'agissait d'un apprentissage sur le long terme et qu'il fallait que, enfin, que l'entreprise puisse avoir un, comment dire, un retour sur investissement, voyez-vous. André a froncé les sourcils et a fusillé la pauvre Mme Lagarde.

« Est-ce à dire que je suis trop vieux ? »

Mme Lagarde a bredouillé que non, bien sûr, il n'y avait pas d'âge pour développer ses compétences. Elle l'a inscrit en rougissant et a bafouillé en lui demandant quel idiome il préférerait approfondir.

« L'allemand. Et ce n'est pas un approfondissement. C'est niveau débutant. Je ne connais que quelques phrases dont : "Ne me tuez pas s'il vous plaît, je n'ai rien fait" et "Saloperie d'ordures de Boches". »

Il y a eu un frémissement dans l'assemblée. Personne, jamais, n'évoque la Seconde Guerre mondiale, qui semble bien loin en cette fin des années 1980, mais que l'actualité remet soudain en lumière.

« Je note, je note » s'est empressée d'ajouter Mme Lagarde tandis qu'Hélène, à l'autre bout de la pièce, lui décochait un sourire mi-ironique, mi-sensuel. Elle apprécie qu'il vienne de l'autre côté du spectre social. Elle a toujours goûté la différence.

André colle son front à la fenêtre. Il aperçoit un groupe d'adolescents qui remonte la rue de Rome et il a une pensée pour Philippe qui doit effectuer aujourd'hui sa première rentrée. Prof. Il hausse les épaules imperceptiblement. Pourquoi

pas, après tout ? Cela a au moins le mérite de le cadrer et de l'amener sur une voie balisée, lui qui a si souvent tendance à dérailler. André se sent avant tout rasséréiné. Il a effectué la tâche qui lui incombait. Maintenant, son fils peut et doit voler de ses propres ailes. Advienne que pourra. André soupire et se détache du décor parisien pour revenir aux dossiers qu'il lui faut traiter en priorité. S'imprime à ce moment-là sur sa rétine le visage de Gérard Lorrain, souriant, lors de la dernière fête scolaire à laquelle il a assisté. André frissonne. Quelle mort horrible, vraiment. Loin de tous, sur ce chemin forestier. Depuis son attaque cardiaque, il repense régulièrement à l'ancien directeur d'école. Le cardiologue qui suit André est celui que consultait Lorrain depuis de nombreuses années, à l'insu de tous, y compris de Janick et de Baptiste. Lorrain ne voulait pas être considéré comme malade, et il avait décidé, lorsqu'il avait découvert sa malformation cardiaque, au sortir de l'adolescence, que cela ne changerait rien. Sauf que, contrairement aux autres, il ne laisserait pas passer ses rêves. Il irait jusqu'aux confins du monde connu. « Au bout d'un moment, a confié le médecin à André, comme il n'y avait aucun symptôme ni aucun rappel, il a cru qu'il avait

vaincu sa faiblesse. C'est le problème, avec les hommes. Ils se croient toujours plus forts que leur corps. »

Quand on demande à André comment il aimerait mourir, il répond : « Jamais ! » et part d'un grand éclat de rire avant de changer de sujet. À la vérité, il a souvent réfléchi à la question. Ce qu'il appelle de ses vœux, c'est un événement extrêmement rapide et inattendu, tremblement de terre ou accident de voiture – du moment qu'il n'agonise pas pendant des heures. André n'a aucune envie de voir sa vie défiler devant ses yeux. Il la connaît. Cela n'a pas été un chemin parsemé de roses, mais il est quand même fier du trajet parcouru. Et c'est tout ce qui importe, non ?